

L'ÉVANGILE SELON JÉSUS

Qu'est-ce que la foi authentique ?

JOHN MACARTHUR



230 rue Lupien,
Trois-Rivières (Québec)
Canada G8T 6W4

INTRODUCTION

Comment définir l'Évangile ?

Cette question alimente la passion qui m'a constamment poussée au cours de mes années de ministère. Elle n'est pas une simple recherche intellectuelle. Mon désir est de connaître ce qu'enseigne la Parole de Dieu de façon à la proclamer avec fidélité et clarté. Mon plus grand désir est d'avoir la certitude que la doctrine que j'enseigne est purement biblique ; qu'elle provient des Écritures mêmes plutôt que de simplement se conformer à un système théologique populaire quelconque. Les vues d'un théologien particulier sur une doctrine ou une autre ne présentent qu'un intérêt secondaire pour moi. Ce qui m'intéresse avant tout, c'est ce qu'enseigne la Parole de Dieu.

En outre, rien n'est plus important que ce que disent les Écritures sur la bonne nouvelle du salut.

Il y a plusieurs années, j'ai entrepris l'étude et la prédication de l'Évangile selon Matthieu. Au fur et à mesure de ma progression dans l'étude de la vie et du ministère de notre Seigneur, la compréhension claire du message qu'il proclamait et des méthodes d'évangélisation qu'il employait s'est cristallisée dans mon esprit. J'en suis arrivé à voir l'Évangile de Jésus comme le fondement sur lequel repose toute la doctrine du Nouveau Testament. De nombreux passages des épîtres devinrent plus clairs à la lumière de cette perspective.

Ce livre résulte de sept années d'étude des Évangiles. Tandis que je me plongeais dans l'Évangile enseigné par Jésus, je pris vivement conscience du fait que la plus grande partie des efforts d'évangélisation contemporains, c'est-à-dire le témoignage et la prédication, ne présentent pas du tout l'Évangile biblique d'une façon équilibrée et biblique. Plus j'étudiais le ministère public de Jésus et son interaction avec ceux qui étaient venus lui poser des questions, plus mon inquiétude grandissait quant aux méthodes et au contenu de l'évangélisation faite de nos jours. Sous plus d'un aspect

troublant, le message proclamé de nos jours n'est pas l'Évangile selon Jésus.

L'évangile à la mode de nos jours présente un faux espoir aux pécheurs. Il leur affirme qu'il est possible d'avoir la vie éternelle tout en continuant à vivre en rébellion envers Dieu. Il *encourage* même à confesser Jésus en tant que Sauveur, tout en reportant à plus tard l'engagement à lui obéir en tant que Seigneur¹. Il promet le salut de l'enfer mais pas nécessairement la libération de l'iniquité. Il offre une fausse sécurité à ceux qui se plaisent dans les péchés de la chair et rejettent avec mépris la voie de la sainteté. En séparant la foi de la fidélité², cet évangile enseigne qu'une adhésion intellectuelle est tout aussi valable qu'une obéissance soumise à la vérité.

*La promesse de
vie éternelle sans
soumission à
l'autorité divine
alimente la perversion
du cœur non régénéré.*

C'est donc ainsi que la véritable bonne nouvelle de Christ a été remplacée par l'insidieuse fausse bonne nouvelle d'une croyance facile et à bon marché, qui ne pose aucune condition morale pour les pécheurs. Ce n'est pas là le message proclamé par Jésus.

Ce nouvel évangile a engendré une génération de chrétiens de nom dont le comportement ne peut être distingué de la rébellion de ceux qui ne sont pas régénérés. Les statistiques indiquent que 1,6 milliard de personnes sur terre sont considérées chrétiennes. Un sondage d'opinion annoncé à grand renfort de publicité indique que près d'un tiers des Américains professent être nés de nouveau³. Il est certain que de tels chiffres incluent

1. Lewis Sperry Chafer, dont l'enseignement a contribué à produire l'évangile populaire qu'on prêche aujourd'hui, estimait qu'« imposer la nécessité de soumettre sa vie à Dieu en tant que condition supplémentaire du salut est pour le moins déraisonnable. Il n'est jamais mentionné que l'appel que Dieu lance aux perdus doit conduire à la souveraineté de Christ » (*Systematic Theology*, Dallas, Dallas Seminary, 1948, vol. 3, p. 385). Voir aussi Rich Wager, « This So-Called "Lordship Salvation" », *Confident Living*, Juillet-Août 1987, p. 54,55. Wager parvient à la surprenante conclusion que c'est une déformation de l'Évangile que d'inviter une personne non sauvée à recevoir Jésus-Christ en tant que Sauveur et Seigneur. Selon lui, présenter Christ en tant que Seigneur à un non-chrétien revient à « rajouter des éléments à l'enseignement des Écritures concernant le salut ».

2. Chafer, *Systematic Theology*, vol. 3, p. 385.

3. George Gallup, Jr., et David Poling, *The Search for America's Faith*, Nashville, Abingdon, 1980, p. 92.

des millions qui vivent dans une tragique illusion. Leur assurance est fausse et damnable.

Le témoignage au monde par l'Église a été sacrifié sur l'autel de la grâce à bon marché. Certaines manifestations scandaleuses d'immoralité sont maintenant courantes parmi ceux qui se disent chrétiens. Et pourquoi pas ? La promesse de vie éternelle sans soumission à l'autorité divine alimente la perversion du cœur non régénéré. Les enthousiastes convertis à ce nouvel évangile estiment que leur comportement n'a rien à voir avec leur condition spirituelle, même dans les cas où ils poursuivent impudiquement une vie de péchés qui manifestent la déchéance humaine⁴.

Il est maintenant clair que l'Église contemporaine passera à l'Histoire principalement pour une série d'horribles scandales qui ont mis à nu la plus flagrante des perversions dans la vie de certains évangélistes célèbres dans les médias. Tristement, le fait le plus troublant est que la plupart des chrétiens estiment toujours que de telles personnes sont des frères, et non pas des loups ni de faux bergers qui se sont introduits dans le troupeau (voir Mt 7.15). Pourquoi devrions-nous présumer que des personnes vivant continuellement dans l'adultère, la fornication, l'homosexualité, la tromperie et dans toutes sortes d'excès flagrants sont véritablement nées de nouveau ?

C'est pourtant précisément ce que l'on a enseigné à faire aux chrétiens d'aujourd'hui. On leur a dit que le seul critère du salut est la connaissance et l'acceptation de certains faits fondamentaux concernant Christ. Dès le début, on leur enseigne que l'obéissance n'est pas obligatoire. Il est dès lors logique que la profession de foi d'un moment d'une personne soit plus valable que son style de vie pour juger si oui ou non elle est véritablement croyante. La condition de l'Église visible révèle les conséquences détestables d'une telle théologie.

En tant que pasteur, je rebaptise régulièrement des personnes qui avaient autrefois « pris une décision », qui avaient déjà été baptisées, et qui pourtant n'avaient connu aucune transformation. Ces personnes passent plus tard par une réelle conversion et demandent à être baptisées à nouveau

4. Selon au moins un auteur, les listes dans lesquelles Paul mentionne les pécheurs scandaleux et leurs vices, dans 1 Corinthiens 6.9,10 et Galates 5.19-21, décrivent en fait de véritables croyants, mais ils sont des chrétiens qui abandonneront la récompense qu'est « l'héritage » du royaume de Dieu en raison de leur péché (Zane C. Hodges, *The Gospel Under Siege* [L'Évangile assiégé], Dallas, Redención Viva, 1981, p. 114,115).

pour témoigner du véritable salut. Nous entendons à Grace Community Church de tels témoignages presque toutes les semaines.

Nous nous devons de réexaminer entièrement l'Évangile. Nous devons revenir à ce qui constitue la base de tout l'enseignement du Nouveau Testament sur le salut : à l'Évangile proclamé par Jésus. Je pense que le lecteur sera surpris de constater à quel point le message de Christ diffère de ce qui lui aura peut-être été enseigné lors d'un séminaire sur l'évangélisation personnelle.

Mon but en écrivant ce livre est d'examiner les récits bibliques décrivant les principales rencontres d'évangélisation de Jésus, ainsi que son enseignement sur la voie du salut. Nous nous poserons toute une série de questions : Qui est Jésus ? Quelle doit être sa place dans la proclamation de l'Évangile, et comment les pécheurs doivent-ils le recevoir ? Comment définir la foi qui sauve ? Quels sont les éléments qui constituent l'acte du salut ? Ces questions fondamentales affectent tout ce que nous affirmons et proclamons en tant que croyants en Christ ; elles ne sont pas des questions théologiques sans importance. Après tout, le message que nous proclamons a des conséquences éternelles. Comment oserions-nous prêcher un message qui sème la confusion et donne un faux espoir ?

Le passage de Galates 1.6-9 constitue une malédiction sur quiconque déforme l'Évangile de Christ :

Je m'étonne que vous vous détourniez si promptement de celui qui vous a appelés par la grâce de Christ, pour passer à un autre Évangile. Non pas qu'il y ait un autre Évangile, mais il y a des gens qui vous troublent, et qui veulent renverser l'Évangile de Christ. Mais, quand nous-mêmes, quand un ange du ciel annoncerait un autre Évangile que celui que nous vous avons prêché, qu'il soit anathème ! Nous l'avons dit précédemment, et je le répète à cette heure : si quelqu'un vous annonce un autre Évangile que celui que vous avez reçu, qu'il soit anathème !

Nous avons là un avertissement solennel de damnation éternelle pour ceux qui modifient le message du salut et le corrompent pour en faire « un autre évangile ». Paul parlait des judaïsants, qui avaient remplacé l'Évangile de la grâce par un système d'œuvres. Son avertissement rappelle à quel point il est important de bien comprendre l'Évangile. Ce qui distingue l'Évangile de Christ d'« un autre évangile » est ce qui distingue les bénis des maudits, les brebis des boucs, les sauvés des perdus, la véritable Église des sectes, la vérité d'un mensonge.

Est-ce que par ces paroles j'insinue que l'évangile populaire contemporain est falsifié à un tel point qu'il est devenu « un autre évangile »,

un message si corrompu que ceux qui le prêchent se condamnent à la perdition ? Non. Je n'ai pas écrit ce livre dans l'intention de traiter qui que ce soit d'hérétique. Mais je reste convaincu que le danger présenté par « un autre évangile » est très réel. Plus le message est édulcoré et vendu bon marché, plus l'Église doit veiller à ce que nous n'acceptions pas un message tellement défiguré qu'il finit par ne plus ressembler au message biblique.

J'ai parfaitement conscience du fait que la « conversion avec soumission » a déjà été étiquetée par certains de ses détracteurs comme « un autre évangile⁵ ». Je n'ai donc pas entrepris cette étude à la légère.

Cependant, après avoir passé des années à me débattre avec ces questions, et à voir la confusion qui existe quant à l'Évangile, il m'est impossible de garder le silence. La doctrine du salut est fondamentale pour tout ce que nous enseignons. Il est impossible de montrer aux autres avec assurance la voie du salut si nous ne comprenons pas tout d'abord exactement ce qu'est l'Évangile.

Je prie que cette étude ne soit pas simplement une voix supplémentaire dans un dialogue déjà confus. Je désire qu'elle soit un pas qui nous permette véritablement à tous de progresser vers une compréhension claire et précise de ce qu'est l'Évangile éternel (voir Ap 14.6). Mon propre désir est de comprendre dans toute sa plénitude l'Évangile enseigné par Jésus, afin de pouvoir indiquer plus fidèlement et efficacement la voie de la vie (voir Ac 5.20).

5. Charles C. Ryrie, *Balancing the Christian Life [Pour une vie chrétienne équilibrée]*, Chicago, Moody Press, 1969, p. 170.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVANGILE
D'AUJOURD'HUI : UNE BONNE
OU UNE
MAUVAISE NOUVELLE ?

1

QUE VOULAIT DIRE JÉSUS LORSQU'IL DISAIT : « SUIS-MOI » ?

Jésus est le Seigneur (1 Co 12.3). Il s'agit ici de la vérité unique, centrale, fondamentale et distinctive du christianisme. Il s'agit également de la première confession de foi essentielle que tout chrétien véritable doit faire, comme l'indique le verset suivant : « Si tu confesses de ta bouche le Seigneur Jésus, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Ro 10.9). La croyance selon laquelle il est possible à quelqu'un d'être un véritable chrétien même si son style de vie, son système de valeurs, ses propos et son attitude trahissent un refus entêté de s'abandonner à Christ comme son Seigneur est une notion que l'on ne devrait même pas avoir à réfuter. Cette idée, vous ne la trouverez jamais dans un quelconque volume crédible portant sur la doctrine ou la consécration du chrétien, et cela, depuis l'époque des Pères de l'Église jusqu'à celle de la Réforme protestante, et pendant au moins trois siècles et demi par la suite. L'influence de la doctrine niant la seigneurie de Christ qui se fait actuellement sentir un peu partout parmi les évangéliques reflète la superficialité et la pauvreté spirituelle du mouvement évangélique contemporain. Elle compte également et manifestement parmi les causes principales de l'appauvrissement de l'évangélisme. On ne peut éliminer la seigneurie de Christ du message évangélique sans saper les fondements mêmes de la foi. C'est pourtant précisément ce qui se produit de nos jours dans l'Église.

Jésus a toujours gardé la question de sa seigneurie au cœur de ses enseignements et de son ministère. En étudiant sa vie et son ministère terrestres dans le présent livre, vous le constaterez très clairement. Il n'a jamais hésité une seule fois à déclarer son autorité en tant que Maître souverain. Il l'a proclamée à ses disciples, à ses ennemis et à toute personne

s'y intéressant – en n'exigeant rien de moins de leur part qu'un abandon inconditionnel. Ainsi donc, le véritable Évangile selon Jésus est un message impossible à dissocier de la réalité de sa seigneurie. Lorsque Jésus appelait les gens à le suivre, il ne cherchait pas à se créer un cercle de copains ou d'admirateurs qu'il pourrait divertir par ses miracles. Il appelait les gens à se soumettre complètement et sans réserve à sa seigneurie.

UN MOT AU SUJET DES MOTS

Le plus souvent, on rend le mot grec néotestamentaire *kurios* par « Seigneur ». Ce mot grec désigne quelqu'un qui détient du pouvoir, des titres de propriété et le droit irréfutable de commander. Il y a aussi *despotes*, ce mot grec néotestamentaire presque synonyme que l'on rend parfois par « Seigneur ». Ce mot (qui possède la même étymologie que notre équivalent français « despote ») décrit un souverain ayant tout pouvoir sur ses sujets. Le professeur d'université Murray J. Harris distingue ces deux mots de la façon suivante : « Les sens des mots *despotes* et *kurios* se recoupent en partie ; tous deux peuvent être traduits par "seigneur" ou "maître". Si l'on veut distinguer les deux termes, on peut suggérer la nuance suivante : *kurios* signifie "Seigneur souverain", et *despotes* "Seigneur absolu". »

Dans le Nouveau Testament, les deux mots sont employés pour désigner Christ comme Seigneur. Par exemple, dans Jean 13.13, Jésus a employé le titre *kurios* pour se désigner lui-même : « Vous m'appelez Maître et Seigneur [*kurios*] ; et vous dites bien, car je le suis. » Et Jude 4, ce texte que le propre demi-frère terrestre de Jésus a écrit, emploie les deux mots dans un parallélisme : « Car il s'est glissé parmi vous certains hommes, dont la condamnation est écrite depuis longtemps, des impies, qui changent la grâce de notre Dieu en dérèglement, et qui renient notre seul maître [*despotes*] et Seigneur [*kurios*] Jésus-Christ. »

Les deux mots sont extrêmement puissants. Ils faisaient partie du vocabulaire relatif à l'esclavage du temps du Nouveau Testament. Ils décrivent un maître exerçant une domination absolue sur quelqu'un d'autre, un propriétaire d'esclaves. Ses sujets sont dans l'obligation d'obéir aux directives de leur seigneur, et cela, non parce qu'ils choisissent d'y obéir, mais parce qu'ils ne sont pas légitimement libres d'agir autrement. Par conséquent, là où il y avait un seigneur (*kurios*) ou un maître (*despotes*), il

1. Murray J. Harris, *Esclave du Christ*, Lyon, France, Éditions EXCELSIS, 2009, p. 131.

y avait forcément un esclave (*doulos*). Une idée implique nécessairement et clairement l'autre. Voilà d'ailleurs qui explique l'incrédulité de Jésus par rapport à ceux qui lui rendent hommage par leurs lèvres, mais non par leur vie : « Pourquoi m'appelez-vous Seigneur, Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ? » (Lu 6.46.)

Il se peut que vous reconnaissiez le mot grec *doulos* parce qu'il s'agit d'un mot très courant dans le Nouveau Testament. Ce mot et ses dérivés apparaissent plus de 130 fois dans le Nouveau Testament – fréquemment sous forme de description du vrai chrétien : « [...] de même, l'homme libre qui a été appelé est un esclave [*doulos*] de Christ. Vous avez été rachetés à un grand prix [...] » (1 Co 7.22,23).

Le mot *doulos* est dépourvu d'ambiguïté. Il suggère un concept très précis, que – bien qu'il répugne à notre culture et à notre esprit naturel – nous ne devrions ni atténuer, ni écarter. Il s'agit du mot grec que l'on utilisait principalement pour décrire le plus abject des esclaves, une personne appartenant littéralement à un maître pouvant la forcer légalement à travailler sans la rémunérer. Autrement dit, le *doulos* est une personne privée de rang et de droits. Selon les expressions du célèbre dictionnaire du Nouveau Testament de Kittel, les mots de la famille lexicale de *doulos* :

servent à décrire soit le statut d'un esclave, soit une attitude correspondant à celle d'un esclave. [...] Leur signification est si dénuée d'équivoque et évidente qu'il serait inutile de donner des exemples des termes individuels ou de retracer l'histoire de leur famille lexicale. La distinction entre les termes et les familles synonymiques [...] est rendue possible par le fait que l'accent ici porte toujours sur « le service d'un esclave ». Nous avons donc un service qui ne relève pas de la volonté de la personne qui le rend, car elle doit le rendre que cela lui plaise ou non, puisqu'elle est assujettie en tant qu'esclave à la volonté de quelqu'un d'autre, à la volonté de celui ou celle qui en est propriétaire. [Le terme insiste sur] la dépendance de l'esclave envers son seigneur².

Malheureusement, les lecteurs de la Bible en français sont privés d'une partie de la force du mot *doulos*, en raison de la tendance depuis toujours qu'ont les traducteurs de la Bible à atténuer le sens littéral du mot, le rendant par « serviteur » plutôt que par « esclave ». Cette façon de

2. Karl Heinrich Rengstorf, "Doulos", dans Gerhard Kittel et Gerhard Friedrich, éd., Geoffrey Bromiley, trad., *Theological Dictionary of the New Testament*, 10 tomes, Grand Rapids, Eerdmans, 1964, tome 2, p. 261.

faire remonte à des centaines d'années, avant même la version anglaise King James. La version de Genève, la principale Bible de l'époque des puritains, rendait systématiquement *doulos* par « serviteur » (bien qu'en lui donnant l'orthographe distincte de l'époque, à savoir « seruant »). En étudiant vingt des principales traductions anglaises du Nouveau Testament, Murray Harris a pu n'en trouver qu'une seule – *The New Testament : An American Translation* (1923), de E. J. Goodspeed – dans laquelle on rendait systématiquement *doulos* par « esclave »³. Il ne fait aucun doute que cette réalité reflète le malaise qui perdure dans notre société face à la pratique de l'esclavage et aux abus graves que les versions institutionnalisées de l'esclavage humain ont toujours engendrés⁴.

Pourtant, le service et l'esclavage ne sont pas véritablement la même chose, et il est extrêmement regrettable que la pleine signification du mot *doulos* soit obscurcie depuis si longtemps dans nos traductions françaises.

Il existe au moins six mots grecs pouvant être rendus par « serviteur », et *doulos* n'en fait pas partie. Par exemple, le mot *diakonos* (duquel provient notre équivalent français « diacre ») signifie « serviteur ». Le mot *oiketes* désigne un domestique. Le mot *pais* décrit un jeune garçon chargé de faire des courses. Le mot *huperetes* (généralement rendu par « ministre ») désigne littéralement un rameur du pont inférieur d'un grand bateau. Le mot *leitourgos*, qui signifie également « ministre », désigne l'officiant d'un genre

3. Harris, *Esclave du Christ*, p. 13.

4. Pour lire un exposé fascinant au sujet des hésitations que les premiers traducteurs de la Bible en anglais avaient à rendre *doulos* par « esclave », voir Edwin Yamauchi, « Slaves of God », *Journal of the Evangelical Theological Society* 9, N° 1 (hiver 1966) : p. 31-49. Yamauchi démontre qu'à la fin du XIII^e siècle, « l'esclavage avait disparu du nord-ouest de l'Europe. [...] Les Anglais du XVII^e siècle connaissaient donc l'esclavage – du moins au début de ce siècle – non comme une institution très courante et acceptée, mais plutôt comme un phénomène lointain » (p. 37). C'est leur connaissance du servage qui façonnait leur perception du « serviteur ». Le servage était un genre de servitude par laquelle l'ouvrier (le serf) était attaché à la terre sur laquelle il travaillait. Il était assujéti à certaines obligations et redevances envers le propriétaire de la terre (le seigneur), mais ses services ne pouvaient être vendus que si la terre elle-même était vendue. Par contraste, « l'esclavage » évoquait pour les Anglais « le cas extrême d'un captif enchaîné » (p. 37). Ils souhaitaient donc indubitablement éviter l'implication de cruauté inhérente à cette image. Toutefois, en agissant de la sorte, ils ont involontairement réduit la force de la véritable expression biblique. Pour reprendre les paroles de Yamauchi : « Si nous gardons à l'esprit ce que signifiait « l'esclavage » pour les gens de l'Antiquité, et non ce qu'il signifie pour nous ou ce qu'il signifiait pour les théoriciens du XVII^e siècle, nous en viendrons à mieux comprendre plusieurs passages du Nouveau Testament » (p. 37).

de service religieux. Le mot *therapon*, employé au sujet de Moïse dans Hébreux 3.5 (« fidèle dans toute la maison de Dieu, comme serviteur »), fait allusion à un genre de service de haut rang et empreint de dignité. Par ailleurs, il y a plusieurs autres mots grecs précis qui décrivent le service en termes beaucoup plus nobles et respectables que *doulos*.

Le mot *doulos* parle d'esclavage, voilà tout. Il ne s'agit aucunement d'un mot au sens vague ou incertain. Il décrit quelqu'un privé de liberté personnelle et de droits personnels dont l'existence même se définit par le fait d'être au service d'une autre personne. Il s'agit du genre d'esclavage dans lequel « l'homme met de côté son autonomie, et une volonté étrangère prend le pas sur sa volonté propre »⁵. Il implique donc une soumission totale et sans réserve au contrôle et aux directives d'une autorité supérieure – à savoir un *esclavage*, et non simplement un service rendu de son propre gré.

Par exemple, dans Matthieu 6.24, Jésus dit : « Nul ne peut être l'esclave de deux maîtres » (traduction littérale). Cette traduction est beaucoup plus forte (et a plus de sens) que ce que l'on trouvera dans la plupart des traductions de la Bible : « Nul ne peut servir deux maîtres. » L'employé ayant deux emplois pourrait, en fait, servir deux maîtres. Par contre, la notion d'esclavage – et non simplement de service – décrit le mot *doulos* et tous ses dérivatifs.

Comme Harris l'indique, « Ce sont pourtant des termes très différents. Un serviteur est au service de quelqu'un tandis qu'un esclave appartient totalement à son maître⁶ ». Il ne s'agit pas d'une simple nuance. L'Écriture place les chrétiens de manière répétée et avec insistance dans la dernière catégorie : « Ne savez-vous pas que [...] vous ne vous appartenez point à vous-mêmes ? Car vous avez été rachetés à un grand prix » (1 Co 6.19,20a). Nous avons un Maître qui nous a rachetés (2 Pi 2.1). Pour être précis, Dieu nous a rachetés par le sang précieux de Christ (Ap 5.9). Voici l'essentiel même de ce que signifie le fait d'être chrétien : « En effet, nul de nous ne vit pour lui-même, et nul ne meurt pour lui-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car Christ est mort et il est revenu à la vie, afin de dominer sur les morts et sur les vivants » (Ro 14.7-9).

5. Ibid.

6. Harris, *Esclave du Christ*, p. 14.

POURQUOI UN CONCEPT AUSSI RÉVOLTANT ?

Dans un sens, nous pouvons comprendre pourquoi les traducteurs de la Bible ont eu tendance à atténuer les implications du mot *doulos*. Le mot « esclavage » véhicule une image tellement négative et suscite en nous de telles passions que nous nous en éloignons instinctivement. J'ai parlé à ce sujet durant une conférence pour pasteurs donnée en Caroline du Nord il n'y a pas longtemps et, durant la période de questions subséquente, un pasteur noir à la voix douce s'est levé et m'a posé avec gentillesse et grâce la question suivante : « Comment suis-je censé communiquer aux gens de ma congrégation qu'ils sont les esclaves de Jésus-Christ, alors que l'esclavage constitue une partie si désagréable de notre passé ? »

Bien entendu, il ne faisait qu'exprimer le même dilemme auquel tout prédicateur et tout chrétien fidèles font face lorsqu'il s'agit de proclamer l'Évangile sans l'altérer aux non-croyants au sein de notre culture. Nous

La vérité biblique relative à notre devoir envers Christ comme notre Seigneur et Maître absolu a presque disparu de la conscience évangélique.

proclamons un message qui, par nature, heurte la sagesse humaine (1 Co 1.22-31 ; 2 Co 4.5). Pour toute personne saine d'esprit, l'esclavage est de mauvais goût. Le Noir dont les ancêtres étaient des esclaves il n'y a pas plus de trois ou quatre générations est peut-être plus conscient de son mépris pour l'esclavage que la personne dont les ancêtres n'ont été ni esclaves, ni propriétaires d'esclaves. Par contre, l'esclavage est une perspective qui n'a rien d'attrayant (ou de digne) pour qui que ce soit, et cela, quels que

soient ses antécédents. L'idée que Jésus exigeait une obéissance absolue, jusqu'à l'esclavage, à sa seigneurie est un concept particulièrement difficile à saisir pour les gens d'une culture occidentale contemporaine. Cependant, ce n'est pas une raison pour ne pas insister sur ce que l'Écriture enseigne clairement au sujet de notre devoir de nous soumettre à Christ comme Seigneur ou pour en faire fi.

Ce que nous devons nous rappeler, c'est que l'esclavage n'était en rien lui non plus une institution prestigieuse au cours du 1^{er} siècle. Il faisait partie intégrante des sociétés romaines – il était parfaitement légal, se pratiquait partout et était rarement mis en question. Les esclaves n'étaient pas tous maltraités, mais beaucoup l'étaient, et l'esclavage de style romain était d'une incapacité notoire à restreindre les terribles abus qu'il engendrait. Qu'ils soient bien traités ou opprimés, cela ne dépendait absolument pas

des esclaves, bien entendu. Ainsi donc, même si l'on considérait en général l'esclavage comme un élément nécessaire de la structure socio-économique, tout le monde détestait l'idée d'être un esclave. Personne ne voulait être le *doulos* de qui que ce soit.

À cet égard, le portrait que Jésus a rendu de l'esclavage n'était pas plus dans les goûts ou les besoins des gens de son époque qu'il ne l'est chez les gens d'aujourd'hui. En fait, étant donné que la plupart des gens de l'époque de Jésus connaissaient si bien l'esclavage dans la vraie vie, ils se représentaient certainement de manière beaucoup plus frappante ce que Jésus exigeait en appelant les gens à l'abnégation et à l'abandon à sa seigneurie. Lorsqu'il parlait du prix à payer pour le suivre, il ne tentait assurément pas de faire appel à l'estime de soi ou de rendre la vie de disciple attrayante pour les gens de la Galilée et de la Judée. Ils comprenaient beaucoup mieux que nous à quelle position humble il les appelait. En fait, beaucoup de gens dans l'Église primitive *étaient* des esclaves. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il y a tant de passages des épîtres qui donnent des instructions par rapport à la manière dont les esclaves devaient se comporter afin de refléter le caractère et la sainteté de Christ (Ép 6.5-8 ; Col. 3.22 ; 1 Ti 6.1,2 ; Tit 2.9,10 ; 1 Pi 2.18-21).

LE PROBLÈME D'UN ÉVANGILE ACCOMMODANT

L'idée d'un chrétien comme esclave et de Christ comme Maître est presque totalement absente du vocabulaire du christianisme évangélique contemporain. Non seulement notre génération considère le mot « esclave » comme un mauvais mot chargé d'un non-conformisme idéologique, mais elle aime aussi les concepts de liberté et de satisfaction personnelle. Les gens des temps modernes et postmodernes ont soif d'autonomie, et comme l'Église est devenue de plus en plus mondaine, la vérité biblique relative à notre devoir envers Christ comme notre Seigneur et Maître absolu a presque disparu de la conscience évangélique. De nos jours, l'Église a réduit toute la foi salvatrice et la réalité du disciple chrétien à un cliché irréfléchi (mais à plus grande conformité idéologique) : « une relation personnelle avec Jésus ». L'ambiguïté de cette expression reflète l'esprit vague et destructeur avec lequel les évangéliques traitent (et maltraitent) l'Évangile depuis plusieurs décennies. Comme si Christ pouvait être l'ami intime de quelqu'un *sans pour autant* en être le Seigneur.

Voici, finalement, l'essentiel du message dénué de la seigneurie : vous pouvez avoir Jésus comme Sauveur et Ami à l'instant même et décider plus

tard si vous voulez réellement vous soumettre ou non à son autorité. Il serait difficile d'imaginer déformation plus désastreuse de la signification du fait d'être chrétien. Rappelez-vous que, parmi les douze premiers disciples, un seul était prêt à être vu comme « l'ami » de Jésus sans jamais vraiment se soumettre à son autorité comme Seigneur et Maître – et c'était Judas. Beaucoup de gens (incluant Satan) entretenaient un genre de « relation personnelle » avec Jésus au cours de son ministère terrestre sans pour autant se soumettre à lui comme Seigneur. Toutefois, comme nous le ferons remarquer sous peu, ses seuls vrais *amis* étaient ceux qui faisaient ce qu'il commandait (Jn 15.14).

La controverse entourant la seigneurie aurait eu une importance bien moindre – et la doctrine de la non-seigneurie aurait assurément fait face à un obstacle insurmontable – si ceux qui ont commencé par flirter avec le concept avaient saisi les implications du mot *doulos* et forcément son lien avec le mot *kurios*. En fait, on aurait évité tout un éventail d'aberrations évangéliques contemporaines si les chrétiens des dernières générations avaient retenu une compréhension ne serait-ce qu'élémentaire de ce que signifie être l'esclave de Christ.

Considérez ce que cette vérité signifierait pour l'évangile de la prospérité, l'idée selon laquelle les chrétiens ont le pouvoir de créer la santé, la richesse et la réussite matérielle par leurs propres paroles ; ou la philosophie de la croissance de l'Église axée sur le marché, qui promet la réponse à des besoins conscients et l'obtention de la satisfaction personnelle en tant que motivations pour répondre à l'appel de Christ ; ou la quête indéfinissable d'une sorte de foi garantissant « une meilleure vie dès maintenant » ; ou le concept postmoderne de la vérité comme étant quelque chose que chacun doit définir pour lui-même. Toutes ces idées sont étrangères au principe biblique selon lequel les chrétiens sont des esclaves entièrement assujettis à la volonté d'une autre personne – à savoir Christ, qui est leur Maître absolu.

Nous devons laisser l'Écriture parler d'elle-même, et l'heure est venue de faire résolument face à la réalité de cette vérité épineuse. Être l'esclave de Christ n'est pas un élément mineur ou secondaire de la vie du vrai disciple. Il ne s'agit pas simplement d'un langage symbolique ou illustratif dénué de tout sens littéral. Il s'agit de la manière exacte dont Jésus a lui-même défini la « relation personnelle » qu'il doit avoir avec tout vrai disciple (Jn 12.26 ; 15.20). Et ce fait est souligné partout dans le Nouveau Testament. Il est significatif que les paroles d'introduction de plusieurs épîtres néotestamentaires incluent les propres confessions de leurs divers auteurs, selon lesquelles ceux-ci étaient les esclaves de Christ (Ro 1.1 ; Ph 1.1 ;

Tit 1.1 ; Ja 1.1 ; 2 Pi 1.1 ; Jud 1 ; Ap 1.1). Dans l'Église apostolique, tout vrai disciple comprenait profondément cette vérité, car si tous les *apôtres* confessaient qu'ils étaient les esclaves de Jésus, ceux sur qui les apôtres veillaient devaient certainement eux aussi être les esclaves de Christ.

À vrai dire, les éléments fondamentaux de l'esclavage sont les éléments mêmes de notre rédemption sur lesquels l'Écriture insiste le plus. Nous sommes *élus* (Ép 1.4,5 ; 1 Pi 1.1 ; 2.9) ; *rachetés* (1 Co 6.20 ; 7.23) ; *la propriété* de notre Maître (Ro 14.7-9 ; 1 Co 6.19 ; Tit 2.14) ; *assujettis à la volonté et au contrôle du Maître* sur nous (Ac 5.29 ; Ro 6.16-19 ; Ph 2.5-8) ; et *totalelement dépendants* du Maître pour tout dans la vie (2 Co 9.8-11 ; Ph 4.19). Nous sommes *appelés* en définitive à *rendre des comptes* (Ro 14.12) ; à être *évalués* (2 Co 5.10) ; et à être *châtiés ou récompensés* par Christ (Hé 12.5-11 ; 1 Co 3.14). Voilà toutes des composantes essentielles de l'esclavage.

QUE DIRAIT JÉSUS ?

Jésus a lui-même introduit la métaphore de l'esclave dans le Nouveau Testament. Il a souvent établi un lien direct entre l'esclavage et le fait d'être disciple. Dans l'Évangile selon Matthieu, par exemple, il a dit : « Le disciple n'est pas plus que le maître, ni le serviteur plus que son seigneur. Il suffit au disciple d'être traité comme son maître, et au serviteur comme son seigneur » (Mt 10.24,25a). Dans les paraboles qu'il a racontées, il a souvent employé l'esclavage comme symbole de la vie du disciple. Or, les paroles de Matthieu 25.21 sont ce que tout vrai disciple devrait espérer entendre à la fin de sa vie : « C'est bien, bon et fidèle serviteur ; tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître. »

Jésus décrivait *toujours* la vie du vrai disciple de cette manière, et cela, sans se donner la peine d'adapter le message pour le rendre attrayant à l'esprit des pécheurs attachés au monde. Sa prédication en public et les propos qu'il tenait en privé étaient connus pour leur caractère sans fard et direct. Il ne diluait, ne nivelait par le bas, n'allégeait, ne taisait, n'atténuait, ne minimisait et n'édulcorait rien de ce qu'il disait au sujet du prix à payer pour être son disciple.

Il ne se montrait pas le moins du monde encourageant envers les gens qui voulaient le suivre partout juste pour la nourriture et les miracles. En fait, il faisait tout son possible pour *décourager* ce genre de personnes (Jn 6). Il n'appelait à le suivre que les gens brisés et dégoûtés de leurs péchés, qui comprenaient leur état désespéré et qui étaient donc prêts à renoncer

à tout pour devenir ses disciples (Lu 5.32 ; 14.33). Il n'a jamais modifié sa description du prix à payer pour le suivre. Et (contrairement à ce que certains leaders dans les Églises véhiculent de nos jours) il ne réservait pas ses paroles dures aux gens qui croyaient déjà en lui. Il tenait les mêmes propos, et cela, qu'il s'adresse à une foule de non-croyants (Lu 14.25-35) ou à des gens se disant individuellement prêts à le suivre partout (Lu 9.57,58). Parfois, il semblait presque chercher à dissuader autant d'intéressés que possible – et *effectivement*, il a dissuadé un grand nombre de simples curieux et d'admirateurs opportunistes (Jn 6.66,67).

Il exigeait que les gens renoncent complètement à eux-mêmes. Il exigeait leur obéissance implicite. Il leur commandait d'être prêts à mourir pour lui. Il les appelait à renoncer à toutes leurs priorités normales – y compris leur famille, leurs amis, leurs projets personnels, leurs ambitions et le reste de ce que ce monde a à offrir. Leur vie entière était placée explicitement et irrévocablement sous son autorité. Sa seigneurie était totale et non négociable. C'étaient là ses conditions, et il dissuadait toujours de le suivre les prétendus disciples qui tentaient de dicter des conditions *différentes* des siennes (Lu 9.59-62).

NON DE SIMPLES ESCLAVES, MAIS DES ESCLAVES ÉTANT AUSSI DES AMIS

Il se pourrait que nous ayons déjà fait brièvement allusion au passage clé dans lequel Jésus exige une obéissance implicite : « Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ; mais je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (Jn 15.14,15).

Vous remarquerez, en premier lieu, le principe fondamental par lequel ce passage commence : *l'obéissance*. Il était le Seigneur qui les commandait, et il s'attendait à ce qu'ils lui obéissent. Il était leur Maître, et ils étaient ses subalternes, donc dans l'obligation de faire tout ce qu'il disait. Son autorité sur eux était absolue, et leur obéissance devait être sans équivoque, sans quoi ils ne seraient aucunement ses amis.

Il est primordial de comprendre que Jésus ne suggérait pas que l'obéissance *fait* de quelqu'un son ami, comme s'il était possible d'entrer dans ses bonnes grâces par le service. Il disait plutôt que l'obéissance est la preuve même de ce qu'une personne *est* son amie. L'obéissance implicite à ses commandements est le fruit nécessaire, attendu et naturel d'un

amour sincère pour lui. C'est donc également la marque révélatrice d'une foi salvatrice authentique. Ici encore, il va de soi que la personne qui ne faisait pas ce que Jésus disait ne comptait pas du tout au nombre de ses amis. Il décrivait aussi clairement que possible une relation entre maître et esclave.

Si c'est le cas, toutefois, pourquoi dit-il : « Je ne vous appelle plus serviteurs [...] mais je vous ai appelés amis » ? Leur dit-il expressément que leur relation avec lui constituait désormais une camaraderie personnelle et intime entre collègues, plutôt qu'une relation entre maître et esclave gouvernée par l'autorité et la soumission ? Cette partie de son affirmation démontre-t-elle qu'il démentait la métaphore de l'esclave ?

Il n'en est rien. Examinons le contexte. Il a d'abord expressément indiqué qu'il les avait appelés esclaves, car c'est précisément ce qu'ils étaient : *douloi*, dont il était le *kurios* incontesté. Par définition, cette relation ne peut changer. Ainsi donc, dans le verset 15, il dit simplement qu'ils étaient ses amis *de même que* ses esclaves. Et il explique clairement pourquoi il fait une différence entre de simples esclaves et des amis : « le serviteur ne sait pas ce que fait son maître ». Autrement dit, l'obéissance de l'esclave est implicite, spontanée ; et le maître ne lui doit ni explications, ni raisons. L'esclave doit obéir, et cela, qu'il en comprenne la raison ou non.

Cependant, Jésus n'a rien caché à ses disciples. Ses objectifs leur étaient parfaitement connus : « je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris de mon Père » (v. 15). Il les considérait donc comme beaucoup plus que de simples esclaves. Il les considérait également comme ses amis, au courant de ses pensées et de ses objectifs (voir 1 Co 2.16). De manière comparable, tout souverain aurait des amis parmi ses sujets, à qui il révélerait parfois des pensées personnelles, mais ceux-ci resteraient néanmoins ses sujets. L'amitié avec son seigneur ou son maître n'annule pas l'autorité inhérente à la relation.

Ce concept d'amitié entre le maître et l'esclave n'était pas inconnu du temps de l'Empire romain (voir Phm 15-17), mais il était très rare. La tension entre esclaves et propriétaires d'esclaves était – comme on pourrait s'y attendre – généralement marquée par l'inimitié. Murray Harris cite le proverbe latin *quot servi, tot hostes*, « qui signifie (littéralement) "autant d'esclaves, autant d'ennemis", c'est-à-dire que "tous les esclaves sont des ennemis" ». Jésus est d'ailleurs allé tout à fait à l'encontre de ce principe en intégrant ses disciples dans son cercle d'amis intimes. Par amour pour ses esclaves, il a fait d'eux ses amis.

7. Ibid., p. 171.

L'amour est mutuel, bien entendu, mais le statut n'est pas le même. Jésus restait leur Maître, et ses disciples restaient ses *douloi*. Autrement dit, en tant qu'amis, ils n'étaient pas ses « copains » au sens de pots ou de pairs, dans leur relation avec lui. Il restait leur Seigneur et Maître, et ils lui appartenaient entièrement. Pour citer Murray Harris une fois de plus :

Il faut noter que si Jésus le Seigneur appelle ses disciples obéissants ses amis, ceux-ci ne sont pas pour autant autorisés à l'appeler *leur* ami. Dans l'Ancien Testament, Abraham (2 Ch 20.7, És 41.8) est appelé ami de Dieu. Mais cela conduit Jacques à écrire qu'Abraham fut appelé ami de Dieu, et non que Dieu fut appelé ami d'Abraham (Jc 2.23). Cela ne signifie pas, bien entendu, que Dieu, ou Jésus, n'est pas amical, mais qu'il n'en est pas moins un Seigneur à qui l'on doit obéissance, et non un collègue avec lequel on se lie d'amitié⁸.

Ainsi donc, les disciples – bien qu'ils soient des amis, entièrement dévoués à leur Maître par amour pour lui – restent des esclaves se caractérisant par leur obéissance.

Cela vaut tout autant pour Christ, qui, même s'il était le bien-aimé du Père, est devenu *son* esclave. Sa soumission totale et inconditionnelle à la volonté du Père est précisément le modèle que nous sommes tenus de suivre :

Ayez en vous les sentiments qui étaient en Jésus-Christ : existant en forme de Dieu, il n'a point regardé son égalité avec Dieu comme une proie à arracher, mais il s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et il a paru comme un vrai homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix (Ph 2.5-8).

L'ESCLAVAGE ET LA VRAIE LIBERTÉ

Si l'on comprend bien, l'Évangile est une invitation à l'esclavage. Lorsque nous appelons les gens à mettre leur foi en Christ, nous devons insister sur cette réalité comme Jésus l'a fait. D'une part, l'Évangile est une proclamation de la liberté aux captifs du péché et aux gens brisés par le pouvoir du péché sur eux. D'autre part, il s'agit d'une invitation à une tout autre forme d'esclavage : « Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice » (Ro 6.18). Comme l'apôtre Pierre l'a écrit :

8. Ibid., p. 171.

« étant libres, sans faire de la liberté un voile qui couvre la méchanceté, mais agissant comme des serviteurs de Dieu » (1 Pi 2.16).

Les deux côtés de l'équation sont primordiaux. Il y a une liberté glorieuse dans le fait d'être les esclaves de Christ, car « [si] donc le Fils vous affranchit, vous serez réellement libres » (Jn 8.36). Par contre, le fait d'être un vrai disciple de Christ signifie la fin de l'autonomie humaine. Et les choses sont comme elles devraient être, car l'autodétermination n'est en fin de compte rien de plus qu'une illusion, de toute façon. Le seul genre de liberté qu'elle offre est la « [liberté] à l'égard de la justice » (Ro 6.20), ce qui est la véritable essence de l'esclavage du péché. Elle conduit inévitablement à la mort et à la destruction. Si nous voulons être véritablement libres du péché et de tous ses fruits, ce n'est pas d'autonomie dont nous avons besoin, mais d'un genre d'esclavage différent : un abandon complet à la seigneurie de Christ.

Autrement dit, tout le monde sert un maître. Personne n'est véritablement indépendant et autonome. Nous sommes tous esclaves d'une manière ou d'une autre. Pour reprendre les paroles de l'apôtre Paul :

Ne savez-vous pas qu'en vous livrant à quelqu'un comme esclaves pour lui obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché qui conduit à la mort, soit de l'obéissance qui conduit à la justice ? Mais grâces soient rendues à Dieu de ce que, après avoir été esclaves du péché, vous avez obéi de cœur à la règle de doctrine dans laquelle vous avez été instruits. Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice. — Je parle à la manière des hommes, à cause de la faiblesse de votre chair. — De même donc que vous avez livré vos membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité, pour arriver à l'iniquité, ainsi maintenant livrez vos membres comme esclaves à la justice, pour arriver à la sainteté. Car, lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres à l'égard de la justice (Ro 6.16-20).

Aucun message ne peut porter à juste titre le nom d'Évangile s'il tait ou nie ces vérités. L'Évangile selon Jésus appelle les pécheurs à renoncer à leur indépendance, à faire preuve d'abnégation, à se soumettre à la volonté d'un autre et à abandonner tous leurs droits afin d'appartenir au Seigneur et d'entrer sous ses ordres. En confessant Jésus comme notre Seigneur (*Kurios*), nous confessons automatiquement que nous sommes ses esclaves (*douloi*).

Que signifie cela en termes pratiques ? Edwin Yamauchi l'explique comme suit :

Cela signifie que l'on nous a capturés, vaincus et assujettis. Nous découvrons, toutefois, que celui dont nous sommes captifs est un Despote d'amour et de miséricorde. Il n'y a rien non plus de servile dans notre esclavage, car nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être encore dans la crainte, mais un Esprit d'adoption (Ro 8.15). Notre réduction à l'état d'esclaves ne constitue pas davantage un rabaissement ou une humiliation. [...] On nous a jugés dignes de servir dans une cour céleste et nous avons reçu une nature plus noble.

... [De plus,] cela nous rappelle que nous avons été rachetés à un autre maître à un prix extraordinaire. Nous n'avons pas été rachetés non plus grâce aux sommes fabuleuses de toutes les propriétés royales, pas plus que parce que nous possédions une grande beauté ou un talent exceptionnel. C'est malgré notre méchanceté, notre manque de mérite et notre cœur rebelle que nous avons été rachetés par le sang précieux de nul autre que le Maître.

Ayant donc été ainsi rachetés par Christ, nous lui appartenons en totalité⁹.

Il n'y a aucun autre moyen de voir le message de l'Évangile.

Il n'y a aucun autre moyen non plus d'adapter ce message afin de le rendre attrayant à ceux qui admirent Jésus, mais qui ne sont pas disposés à le suivre.

Jésus n'a jamais lui-même adhéré à cette perspective. Il ne se cherchait pas d'admirateurs ; il voulait des disciples – non de simples disciples, mais des *esclaves*. C'est d'ailleurs ce qui explique qu'il ait exigé une obéissance implicite de la part de ses disciples. Et lorsqu'il rencontrait des gens qui n'étaient pas prêts à lui obéir inconditionnellement, il les dissuadait de le suivre ne serait-ce qu'un seul instant.

Ensuite, il déclarait sa seigneurie sans hésiter, ni s'en excuser, et il indiquait clairement que la foi véritable en lui commence par un abandon inconditionnel du cœur du pécheur. Par conséquent, l'esprit même de la foi salvatrice est comparable au comportement de l'esclave. Être esclave de Christ équivaut à un abandon glorieux et réjouit au plus haut point le cœur de tout vrai croyant. Par contre, éliminez cet esprit de soumission de l'« admiration » la plus profonde pour Christ, et il ne vous restera pas

9. Yamauchi, « Slaves of God », p. 48-49.

même une vraie foi. S'abandonner complètement à la seigneurie de Christ est un élément de vraie foi salvatrice à *ce point* vital que la proclamation de sa seigneurie est un élément absolument nécessaire du véritable Évangile.

Tandis que nous étudierons certains des chapitres les plus importants de la vie, du ministère et des discours publics de Jésus, vous remarquerez nettement qu'il n'a cessé de faire de sa seigneurie un thème prioritaire. Ce sujet a dominé ses prédications et ses enseignements publics ; il abordait souvent ce sujet dans les paraboles qu'il racontait ; et il revenait sur ce sujet dans la plupart de ses exposés théologiques. Il s'agit du fil conducteur dans l'histoire de la Rédemption, le cantique des rachetés et la raison première de la Bonne Nouvelle, « afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et sous la terre, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Ph 2.10,11).



MARQUIS

Québec, Canada

Imprimé sur du Rolland Enviro,
contenant 100% de fibres postconsommation,
fabriqué à partir d'énergie biogaz et certifié FSC®,
ÉCOLOGO, Procédé sans chlore et Garant des forêts intactes.



PERMANENT



100%



Garant
des forêts
intactes™